



présente :

de Anne Mounic (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *Quand on a marché plusieurs années*

(sorti en janvier 2009)

La lettre

Jérémie rangeait sa chambre, l'autre jour. L'autre jour... l'instant se fixe dans le nuage, s'accroche ici, là-haut, en un temps sans détermination, qui est en partie la durée flottante de la vie intérieure. Il n'existe ni début ni terme, mais une multitude de commencements qui ne se connaissent pas de fins. Quand un souffle s'éteint, c'est un autre déjà qui fait bruire les résonances de l'esprit, et celui-ci ressemble à une volière. Chaque commencement bat comme les ailes des tourterelles, qui sans cesse vont et viennent, à chaque voyage bâtissent leur logis de brindilles. C'est à l'infiniment petit qu'elles s'échinent. D'ailleurs, en temps normal, jamais on ne voit le logis. On ne perçoit que le voyage, et l'effort qu'il suscite et représente. Qui songerait à les dénicher, à déflorer le secret ? Seul le prédateur sait se conduire comme cela. L'esprit, lui, se garde de faire du temps sa proie. Il le laisse filer comme les nuages en incessantes métamorphoses, toujours nuages cependant, comme tous ces petits mots qui nous portent en l'éternité sans cesse renouvelée du discours, les *Je*, les *Tu*, les *Autrefois* ou mieux encore, *Demain*. Ou, mieux encore, *ici* et *maintenant*. « Le jeu habituel : les nuages se dissolvent et prennent corps, sans résultat. » L'autre jour, donc, Jérémie rangeait sa chambre. Le langage est doué de la labilité des nuages, celle du temps qui nous fait, nous défait. Accepterons-nous au for intérieur ce *nous* toujours recommencé, ce *nous* qui, en ses métamorphoses fera vivre ces pages nuages ?

Claire entendait tinter les objets, ceux que Jérémie range dans le petit tiroir du meuble-bibliothèque, celui que Claire a toujours vu là-bas, dans l'appartement de Paris où elle fut élevée. Très tôt, quand Claire et Jérémie ont ensemble vécu, ce dernier l'a adopté, ce petit meuble de bois couleur miel. À l'époque, il y avait installé son gros magnétophone, celui qu'autrefois, il utilisait pour enregistrer ses chansons, s'accompagnant à la guitare. L'instant ainsi désigné, *Jadis, Il fut un temps, Dans notre jeunesse*, se pique au ciel du livre, comme un nuage que le regard effilera, altérera, un temps passé à la mesure de chacun, ce *Demain* qui lentement se métamorphosera jusqu'à devenir sans *lendemain*.

D'ailleurs, dans ce petit tiroir, Jérémie a placé depuis longtemps tout son menu matériel musical, pour faire vibrer les cordes, pour les pincer sur le manche et changer de tonalité, en plus d'une ou deux guimbardes et de quelques babioles de fumeur de pipe, *alors*. Le petit tiroir sent le tabac. Toujours, il a senti le tabac. Certains objets se font ainsi une vocation, qui donne un sens à l'existence tout entière, n'est-ce pas ? C'est en cette souplesse du langage, plastique des nuages que puise le livre qui passe, infiniment modelable, jamais ne s'achevant. Il n'est rien ici que commencement pour un *lendemain* sans cesse recommencé, une éternelle reprise de l'instant.

Le meuble se trouvait jadis dans l'appartement du cinquième étage, non loin d'une des baies vitrées du grand séjour, près de la porte qui donnait dans la chambre de la grand-mère de Claire (longtemps l'enfant a dormi avec son aïeule). Son père, étant jeune, avait un peu fumé la pipe, puis il s'était mis à ces petits cigares qui dispensaient une si mauvaise odeur qu'elle donnait mal au cœur, en auto particulièrement, quand ils allaient en famille à la campagne. Pouah !

Dans la même pièce, Claire se souvient aussi de son père affublé d'une tenue de soldat, de son père tout en kaki, assis sur le canapé-lit où dormit *plus tard* son frère, où elle dormait *alors*. C'était incongru de voir son père ainsi costumé.

– Il faut dire que nous étions en pleine guerre d'Algérie, racontait Claire à Jérémie, jadis. (L'amour est une longue conversation.)

Les plasticages de l'O.A.S. en plein Paris. Tout ce qu'on entendait. Les tortures, là-bas. Tout filtrait dans les cauchemars de son cerveau d'enfant. L'Histoire moulant l'intériorité. Qu'on le veuille ou non. L'Histoire, serpentant au cœur de l'existence familiale. Et déjà, son grand-père, durant la guerre, prisonnier. Loin de sa femme, de son fils, dans un *Stalag*. Racontant, quarante ans plus tard, la même histoire. Son évasion, les ruses, face au médecin allemand, l'albumine, les injections de blanc d'œuf. Pour filer. Et il y a pire, bien entendu. Il y a eu bien pire. À ce point, l'Histoire *nous* essouffle.

Claire connaît parfaitement le son de ces instruments métalliques. Sans même voir Jérémie, elle savait où il fouillait et, quand elle entra dans sa chambre, il lui tendit une lettre.

– Regarde... dit-il, l'œil étonné, l'œil amusé. Tu l'as écrite et elle nous est revenue.

L'enveloppe, longue et bleu pâle, n'avait même pas été ouverte. Elle était affranchie de deux timbres, l'un à un franc (le visage de la République d'après *nous* ne saurons quel peintre ou sculpteur), l'autre à vingt centimes (écusson rouge et bleu roi, fleurs de lis et licorne), et frappée du tampon de Montreuil principal, qui vantait l'existence de la zone industrielle de Mozinor, en date du Premier juin 1978. Sous l'affranchissement, apparaissaient, en capitales violettes, les lettres composant le mot « retour ». À gauche de l'adresse, on lisait, de semblable couleur, dans un rectangle : « Parti sans laisser d'adresse. Abgereist ohne Angabe der Anschrift ». Claire avait écrit, de son écriture d'alors, à l'encre bleue :

Tom Millett
Am Rosengarten 13
D 6500 MAINZ
Allemagne

Claire tourna la lettre dans tous les sens, sans l'ouvrir ; la toucha, comme si ses mains allaient lui dire ce que son esprit ne parvenait pas à saisir. « Le jeu habituel : les nuages se dissolvent et prennent corps, sans résultat. » Et le mot, entre eux, vint :

– Tu t'en souviens ?

Au dos, elle avait écrit noms et adresse.

Là aussi, l'enveloppe était tamponnée en date du 16 juin, Postamt 6500 Mainz 1 Bezirk 44. 6/6. Et une signature illisible. Sur une liste d'éventualités violettes, on avait coché l'une d'elles, mais les mots sont difficilement déchiffrables. Toutes ces mains qui ont manipulé cette enveloppe, jusqu'à ce que Jérémie la sorte du tiroir où elle était demeurée malgré deux déménagements. L'obstination des objets,

parfois... Jusqu'à ce que Claire la manipule à son tour pour l'arracher à son mutisme... Non, pas « arracher ». Nulle violence ici avec le temps. De la patience plutôt : pour libérer, dès lors, leur mémoire à tous deux de son mutisme.

Toutes ces mains... c'est dans cette transparence des mots que se crée le lien. Toutes ces mains sans nom perdues dans l'anonymat du toucher, le diaphane du geste à l'instant... Que dire ?